

pliquer comment vous aviez pu vous noyer, et je n'avais aucun doute que vous n'étiez tombé victime de quelqu'assassinat. Mais comment vous êtes-vous échappé ?

— C'est Trim, mon nègre, qui m'a délivré des mains de mes bourreaux, qui à leur tour sont mes prisonniers ; les chefs du complot m'échappent encore, du moins celui qui en était le chef et la tête, mais je suis sur la piste, et avant longtemps j'espère, ce soir peut-être, je l'aurai en ma puissance. Mais, Sir Arthur, pardonnez-moi de vous retenir si longtemps, je vous avais envoyé chercher pour vous prier de vouloir bien vous charger de quelques lettres pour le Canada. Comme vous ne deviez rester que quelques jours à la Nouvelle-Orléans, je craignais que vous ne partissiez sans que je pus vous voir.

— Je devais partir ce matin, mais je suis forcé de rester ici encore quelques jours.

— Je suis bien content, j'aurai occasion de vous voir encore.

— Bien certainement.

— Et comment est mademoiselle Clarisse ?

— Très-bien, je vous remercie.

— Et Miss Thornbull ?

Sir Arthur baissa la vue, une légère pâleur passa sur son front, et il répondit après un instant d'hésitation.

— Je ne l'ai pas vue depuis hier à midi, elle n'était pas trop bien. Et changeant brusquement de conversation, il continua : je n'en reviens pas vraiment, M. de St. Luc ; vous dire combien je suis heureux de vous revoir aujourd'hui hors de danger, plein de vie et de santé, quoique vous ayez l'air un peu changé, n'est pas nécessaire. Notre amitié, formée et cimentée dans des circonstances comme celles sous lesquelles elle a commencée, est trop profonde pour que nous ayons besoin de protestations mutuelles, afin d'y croire. Si vous avez besoin de moi, si je puis vous être de quelque service, dites-le, je suis à vos ordres ; si vous avez besoin d'argent, ma bourse vous est ouverte. Vous êtes plus riche, bien plus riche que moi, je le sais ; mais je sais aussi que, pour quelques jours aux moins, vous ne pourrez jouir de votre fortune.

— Merci, merci, Sir Arthur ; vous êtes mon amie, je le sais, et c'est pour cela que je ne voulais pas vous laisser partir sans vous revoir. Quand à vos offres d'argent, je vous suis bien obligé ; M. Léonard m'a apporté ce matin mille dollars, qui me suffiront de reste jusqu'à ce que je puisse en avoir d'avantage.

— Je ne vous presse pas d'avantage, car je pense que vous ne voudriez pas faire de cérémonies avec moi.

— Non, Sir Arthur, je ne ferais pas de cérémonie avec vous ; mais ne parlons plus de cela. Quand partez-vous ?

— Dans quelques jours.

— Qu'est-ce qui vous fait retarder votre départ ? vous étiez si pressé de vous rendre à New-York.

— Rien... rien de particulier, répondit Sir Arthur d'un air embarrassé ; mais vous, racontez-moi donc comment vous avez failli être la victime de cette odieuse trame. Je ne puis en revenir.

— Bien volontiers, Sir Arthur, d'autant plus que je serais fort aise d'avoir votre avis, sur ce qui serait le mieux à faire dans les circonstances actuelles. Pierre de St. Luc raconta

comment, au débarquement du navire, il fut conduit par la mère Coco à l'habitation des Champs ; sa chute dans le cachot, le traitement qu'on lui fit subir ; ses hardes qu'on lui enleva ; le serpent à sonnettes qu'on y jeta ; la découverte que fit Trim que le noyé n'était pas son maître ; ses soupçons, ses recherches avec Tom ; comment Trim rencontra le Dr. Rivard chez le vendeur de poisons et de serpents.

— Le docteur Rivard ! s'écria Sir Arthur, encore ce docteur Rivard ! c'est donc un terrible homme !

— Comment le connaissez-vous ?

— Continuez ; je vous dirai cela après.

Le capitaine raconta comment Trim après avoir rencontré la vieille négresse Marie, l'esclave du Dr. Rivard, fit part de ses soupçons à Tom, leurs recherches, leur visite à l'habitation des champs ; leur désappointement à la réception que leur fit les Coco-Létard ; la lutte de Trim et de Tom avec les Coco ; enfin sa délivrance.

— Eh bien ! continua le capitaine, qu'en pensez-vous, Sir Arthur ?

— Je suis confondu de l'audace et de la méchanceté de ces monstres ; et d'après ce que vous m'avez dit je n'ai aucun doute que ces Coco-Létard étaient les instruments de ce Pluchon, qui lui-même n'était que l'agent du Dr. Rivard. Mais c'est donc un bien méchant homme, que ce docteur Rivard ?

— Il a toujours passé pour un saint homme, bien pieux, bien dévot, bien bon, bien généreux.

— L'hypocrite !

— Que me conseillez-vous de faire ? Je n'ai pas de preuves positives contre le docteur.

— Voici ce que je ferais. D'abord je ferais surveiller toutes les démarches du docteur, et prendre tous les renseignements possibles à son égard. Je ferais déterrer M. Meunier et voir si l'on ne découvrirait aucune trace de poisons.—

— J'ai justement eu la même idée, et c'est pour j'ai envoyé chercher un fameux agent de police, qu d'un instant à l'autre.

— Ne m'avez-vous pas dit que ce Pluchon était nier avec les Coco-Létard ?

— Oui.

— Je les ferais parler ; et par peur, menaces, ou autrement, je tâcherais d'en obtenir tout ce qu du complot.

— C'est une heureuse idée, s'écria le capitaine en se et se frottant les mains. Je veux les voir dès aujourd Voulez-vous venir avec moi à l'habitation des Champs. Ne prendrons une voiture fermée.

— Avec le plus grand plaisir.

— Maintenant, Sir Arthur, dites-moi comment vous connaissez le docteur Rivard ?

— Je ne le connais pas, je ne l'ai jamais vu ; mais hier, entendu son nom mêlé à deux affaires qui, si elles étaient vraies, lui mériteraient l'exécration de toutes les honnêtes personnes de la ville. La première ne me paraît pas bien claire, et je n'y aurais pas fait attention si, hier soir, au bal la Bourse St. Louis, M. le Consul ne m'eût, à l'occasion d'une M^{lle}. Langlade que j'y ai rencontrée, raconté la sec de affaire arrivée dans son pensionnat entre le docteur Rivard et une des élèves.